

XYZ. La revue de la nouvelle

Pensión Cervantes

Emmanuel Bouchard



Number 146, Summer 2021

B&B : chaleureux, ancestral, trompeur, inoubliable

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95667ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, E. (2021). *Pensión Cervantes*. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 30–36.

Pensión Cervantes

Emmanuel Bouchard

Incapable de se rendormir, il alluma
la lampe de chevet et se demanda ce
qu'il allait faire.

JULIO CORTÁZAR¹

Albert

La première nuit, c'était à peine perceptible : un claquement de quinze ou vingt secondes, suivi d'un faible soupir. J'étais rentré vers deux heures, un peu éméché, et je m'étais servi un dernier verre de porto avant de m'effondrer sur ce matelas pourri de Triana.

L'endroit ne paie pas de mine, mais c'est accueillant. Chaque matin, Gabriella se pointe avec le sourire et dépose des brioches et un pot de café dans une petite pièce sombre. Comment, dans ce quartier légendaire, me plaindre des serviettes défraîchies et des ressorts du matelas, des cernes sur les murs et du bruit des couples dans les chambres avoisinantes ? Lui reprocher cela, à elle, dans un mauvais espagnol de surcroît ? Évoquer les rendez-vous avec les autorités de la ville, le conseil d'administration le lendemain à 10 h ? Elle aurait raison de me rire au nez ("Pour le sommeil, c'est chez Alfonso XIII, de l'autre côté du Guadalquivir").

N'empêche... la deuxième nuit, quand la tête du lit de la chambre 1 s'est mise à cogner contre le mur, je n'ai pas pu me retenir. Le plâtre défoncé, ça doit venir de là.

1. « La porte condamnée », *Nouvelles, histoires et autres contes*, Gallimard, coll. « Quarto », 2008, p. 266.

Le lendemain, à la porte de son hôtel, Maxence a rigolé quand je lui ai raconté ma nuit : "Tu cherches vraiment des problèmes! Ici, c'est le confort total, avec la piscine, le sauna et tout. Et puis les cocktails..."

La piscine et les cocktails, ça lui en fera, de beaux souvenirs! Encore un peu et il me parlait des Sévillanes qui monnaient leurs faveurs, accoudées au bar de l'hôtel. La veille, à la table de concertation, quand la secrétaire du préfet est revenue dans la salle nous offrir des rafraîchissements, Maxence bavait en flagornant comme un laquais ("muchas gracias señorita, muchas gracias señorita"). C'était évident qu'il avait autre chose en tête que l'espresso déposé devant lui, je le connais depuis assez longtemps.

"Viens prendre un verre au club de flamenco en bas de chez moi ce soir. Tu verras à quoi ça ressemble, Séville." Chaque fois que je lui en parle, Maxence rit nerveusement : "Tu sais, moi, la couleur locale..."

Avec les gens du conseil, nous avons passé l'après-midi à discuter du contrat en prévision de la rencontre de samedi matin. Ça ne sera pas facile; comme d'habitude, il faudra jouer du coude avec les Portugais de l'Alentejo: Maxence et Julien grinceront un peu au début, puis ils deviendront doux comme des agneaux, et c'est encore moi qui montrerai les dents pour éviter la catastrophe. Et une fois que le contrat sera signé, mes partenaires retourneront à leur hôtel bourge se faire masser les fesses.

Gabriella

Le type a commencé à taper vers deux heures. Je croyais que ça n'existait plus, ce genre de truc. Tac tac tac et tac, ça n'arrêtait plus. J'ai entendu toutes sortes de choses depuis 31

que je tiens cette auberge, mais le bruit d'une machine à écrire, jamais. Ça m'a tellement surpris que j'ai d'abord appuyé l'oreille contre le mur, intriguée. Les nuits suivantes, pareil. Le type rentrait dans sa chambre en claquant des doigts, survolté, et il se mettait à taper sur son truc comme sur un *cajón*.

Le jour de son arrivée, j'avais remarqué la petite mallette brune écaillée. J'vous dis : c'était juste un peu plus gros qu'un dictionnaire. Il l'avait déposée sur mon comptoir en me présentant son passeport. Il ne ressemble pas vraiment aux Américains que l'on rencontre souvent dans le quartier ; plutôt l'allure d'un petit rusé avec son visage pointu et ses lunettes rondes. Et il porte des souliers en cuir, pas des baskets.

Il faisait des efforts, c'était visible : quand il posait une question, il prenait bien son temps pour rassembler les quelques mots de castillan qu'il connaissait. À la fin, quand les papiers ont été signés, il s'est renseigné sur le flamenco. Je lui ai donné quelques adresses et il a souri en frappant quelques coups dans ses paumes avant de monter dans sa chambre par le plus étroit des deux escaliers.

Albert

Avec sa lumière crue et ses murs recouverts d'azulejos, la salle semble dater d'un autre temps. Ce soir, les aficionados se pressaient au bar, un verre ou une assiette à la main, tandis qu'un homme circulait pour ajouter des chaises droites aux quelques dizaines réparties sur les trois côtés de la scène. Un brouhaha assourdissant auquel se mêlait le bruit des cuisines et des trois employés qui couraient à gauche et à droite derrière le comptoir pour satisfaire tout le monde.

C'était parfait.

Je suis arrivé à atteindre la dernière chaise au fond pour y déposer ma veste, puis je suis alléré

me chercher une bière en jouant du coude jusqu'à l'extrémité du bar. Le présentateur s'est avancé vers la scène, les gens ont baissé le ton, puis les musiciens sont arrivés, précédant la danseuse, qui portait une robe d'un vert éclatant.

C'était elle, Gabriella, la propriétaire de l'auberge.

Belle? Pas exactement. C'étaient surtout son port de tête et son air grave qui lui donnaient du panache. Et elle tapait du pied comme une diabliesse. Le guitariste, lui, souriait constamment en échangeant des clins d'oeil avec les chanteurs, comme si ce qu'ils jouaient tous les quatre avait la légèreté d'une valse. Et ça battait des mains à s'en user les paumes, liant par des "hé!" et des "ohé!" traînants les segments d'une pièce qui ne plus voulait plus se terminer.

Après un moment, Gabriella est sortie de scène, et le guitariste a placé sa main sur les cordes de son instrument; les deux plus jeunes chanteurs se sont reculés pour lui céder la place. Lentement, il s'est avancé sur le bout de sa chaise.

Dans son chant plaintif, il y avait un élan presque trop fort, difficilement conciliable avec la souffrance que l'homme exprimait en ramenant les bras vers sa poitrine, en serrant les poings et en contractant les muscles du visage. Ça prenait au ventre, comme une douleur qui libère quelque chose en vous en même temps qu'elle vous torture.

Gabriella

J'ai décidé d'y retourner dès la semaine qui a suivi la tragédie. Pour Adriana, juste pour elle. Le patron du club n'a pas pu refuser quand je lui ai offert de la remplacer. Ça devait faire plus de deux ans que je n'avais pas mis les pieds sur une scène.

Un soir, après un spectacle, Adriana était montée avec un type de la ville que personne n'avait jamais vu au club. Ils avaient gravi l'escalier en roucoulant et, vers le milieu de la nuit, j'avais entendu un cri — de plaisir, avais-je cru. Le lendemain, en faisant ma tournée, j'avais trouvé la porte de la chambre 1 ouverte et Adriana poignardée au milieu du lit, dans des draps couverts de sang. Un sacré merdier.

Les policiers étaient venus et avaient mené une enquête, mais le type court toujours.

Sans tarder, j'ai fait ajouter deux serrures et une chaîne sur la poignée de la porte. Impossible d'y laisser entrer personne après ce qui est arrivé, encore moins d'y remettre les pieds moi-même.

Albert

J'ai senti tout de suite que Maxence et Julien s'effondreraient, mais que, cette fois, je n'y arriverais pas seul. Tout le monde, le maire, les associés de Lisbonne, la garde rapprochée du CM5, les gens de la banque... tous ont incliné la tête après la dernière offre. Et les Portugais ont compris qu'il n'y avait plus rien à ajouter. Moi aussi.

Je suis vanné. Quand je suis rentré à la pension Cervantes tout à l'heure, j'étais bien décidé à dormir une heure ou deux avant le spectacle de Gabriella et ses musiciens. Je me suis servi un verre de porto à même la bouteille de courtoisie offerte par les Portugais (les salauds... après tout ce qu'ils nous ont pris) et j'ai retiré mes souliers, qui m'écorchaient les talons depuis mon arrivée.

Ça commence toujours par des coups, et ça se poursuit avec des soupirs : une plainte aiguë, un cri d'animal égorgé, lancinant, suspendu, modulé par la douleur ou par le plaisir. Les gémissements se rapprochent en tourbillonnant comme une sirène ; un hurlement qui semble vouloir encercler

tout le quartier, qui ramasse tout sur son passage; une lamentation circulaire dont l'orbite rétrécit graduellement, atténuée ses oscillations, de telle sorte qu'il devient impossible d'en retracer les origines.

Puis le cri atteint des fréquences plus régulières, dominé par des élans rabat-joie, des coups sourds mais sans retenue, comme portés dans un sac de sable ou dans un corps flasque. Le plâtre s'effrite à force de vibrations; la cloison qui me sépare de la chambre 1, comme une tempe hypersensible, une paroi qui laisse tomber ses croûtes une à une sur le lit.

Et la plainte s'arrête, interrompue par les coups.

Au loin - ou est-ce juste là, de l'autre côté, ou ici, sur la table? -, c'est comme le "tic-tac" d'une horloge qui découpe le temps ----- qui fdfddfractionne le fil qui reprend méthodiquementttttt la mesure de l'existence le compte des secondes.,.,.,.

.....

Trois heures. Ça ne peut plusssaszz DG
Gd djj oq,., s, . sdfpogr., a. ssd. asdn30g4
8h9ssi sdkl cio2jnkvsd0 - dsf p9 j8asdv
d ""sd

Gabriella

C'est horrible, ce qui est arrivé, mais je n'en peux plus de cette porte fermée sur le temps, de cette barricade qui m'obstrue la vue. De la mort refroidie enfermée à double tour. J'ai suivi les conseils de tout un chacun, verrouillé la porte, condamné l'accès à toute forme de violence; j'ai cru qu'il fallait cadenasser la douleur sous prétexte que le deuil a une durée *normale*, que le *processus* se découpe en étapes. Mais je n'arrive plus à faire taire le cri. Et la chambre fermée est devenue une caisse de résonance.

Pour ne pas alerter l'Américain, j'ai décidé d'y aller tôt le matin, très tôt; je suis sortie de ma chambre sur le bout des pieds, avec toutes les clés qu'il fallait.

Quelqu'un a tenté de rompre la chaîne de la chambre 1, a peut-être même forcé les serrures. Sans succès, manifestement. Je me suis spontanément tournée vers la chambre 2, celle de l'Américain, dont la porte était demeurée entrouverte.

Il n'y avait personne, et tout était en désordre : le lit défait, les vêtements éparpillés, des lunettes brisées sur la table de chevet où la lampe était demeurée allumée, une valise renversée au pied du lit, des souliers de cuir et un exemplaire plié et replié du *New York Times* (section marchés boursiers). Sur la petite table, la machine à écrire, dont j'avais entendu le manège les nuits précédentes, avait été endommagée : les touches, enfoncées, le ruban noir et rouge, déroulé, étiré, sorti du guide. Du côté de la chambre 1, on avait complètement ravagé le mur mitoyen (des trous, des éraflures, des taches). Au pied du lit, deux ou trois bouteilles cassées. Du porto peut-être.

Je suis ressortie sans faire de bruit. J'ai déposé les clés dans ma chambre et je suis descendue préparer du café.

C'est étrange, mais je n'ai pas osé prévenir tout de suite la police, comme si je craignais de déranger ou de remuer le passé. Je me suis assise à une table avec la liasse de papiers à moitié chiffonnés trouvée près de la machine à écrire. Il y avait bien une cinquantaine de feuilles, et c'était barbouillé de traces de doigts. Peut-être y trouverai-je des réponses :

La première nuit, c'était à peine perceptible...